



LE GÉNÉRAL WHEELER

TEMPERATURE

Table with weather data for Feb 19, 1903, including temperature in Fahrenheit and Centigrade.

Le Général Wheeler

- A LA -

NOUVELLE-ORLEANS.

De quel est-il possible, à l'heure qu'il est, à la Nouvelle-Orléans, d'entretenir le lecteur, si ce n'est du Carnaval, ou tout au moins de ses tenants et aboutissants? C'est la grande, on pourrait dire la seule affaire du moment. Il n'est question que de cela partout ici, dans nos rues, dans nos établissements publics, dans nos salons, dans nos théâtres, non seulement en ville, mais à la campagne. Il est devenu une institution publique à la quelle on s'intéresse de tous les côtés. Sa popularité a été passée les bornes de l'Etat; elle s'est envahie presque toute l'Union, Nord et Sud, Est et Ouest, et nous lui devons la présence, ici, de l'élite des populations de nos plus grandes villes, dans toutes les branches de l'activité humaine, sciences et arts, politique et commerce.

ne, sciences et arts, politique et commerce. Véritablement étonnant, le nombre de notabilités et d'illustrations qui sont venues de tous les coins de l'Union pour jouir de notre hospitalité et prendre part à nos fêtes.

Parmi ces personnages dont la plus grande majorité nous est profondément sympathique, nous en connaissons pas une seule qui mérite autant nos éloges, notre reconnaissance même, que le général Joe Wheeler.

Personne n'ignore que nous sommes redevables de la haute position que nous occupons dans l'Union, de la prospérité dont nous jouissons à notre réconciliation complète avec le Nord, à la parfaite fusion qui s'est produite depuis quelques années entre les deux sections, jadis ennemies, de l'Union. Depuis la guerre civile, le Sud, l'extrême Sud surtout, était tenu en état de suspicion par le Nord. On s'y refusait avec une obstination souvent de mauvaise foi, à croire à la possibilité du patriotisme américain parmi nous. On voyait toujours derrière le soldat de l'Union l'ancien soldat de la Confédération.

Il faut rendre au général Wheeler cette justice, qui lui est parfaitement due: c'est lui qui a le plus puissamment contribué à dissiper cette erreur, à combattre le préjugé odieusement entretenu par la malveillance.

Pour atteindre son but, il n'a pas fait grand frais d'éloquence

mais il a beaucoup agi. Il a prêché d'exemple et prouvé par les actes que le pays pouvait compter sur le dévouement absolu de l'homme du Sud.

Il n'y a pas de populations qui puissent résister à de pareils arguments; à partir de ce jour-là, le préjugé s'est dissipé chez les honnêtes gens; l'imposture a été confondue.

Le rapprochement s'est opéré et l'Union s'est accomplie, plus étroite, plus ardente que jamais. Il n'y avait plus ni raison, ni prétexte pour entraver le progrès du Sud et l'empêcher de tirer profit de ses avantages naturels. On l'a laissé se développer lui-même, en pleine liberté, comme il l'entendait, et l'on s'en est bien trouvé, car l'Union est aujourd'hui plus riche, plus puissante, plus glorieuse que jamais.

Cette bienfaisante révolution est due toute entière aux patriotes et aux soldats dont le général Wheeler est un des types les plus parfaits.

Il n'y a pas de monde de réconciliation plus puissante, plus durable, que celle qui se produit sur les champs de bataille, en face de l'ennemi.

C'est ce qui donne tant de prix au rôle qu'a joué depuis quatre ou cinq ans le héros du Sud. Aussi est-ce avec effusion, avec reconnaissance, que nous saluons sa venue parmi nous, et nous espérons bien que notre population saura lui faire sentir à quel point elle apprécie ses services.

LE "COCAINISME"

L'alcool ne règne pas en maître absolu sur toute l'humanité; il doit compter avec quelques concurrents, tels que l'éther, l'opium et la morphine, dont les domaines sont, il faut le reconnaître, assez limités. A ces poisons, satans modernes qui se disputent le cerveau des humains, il faut ajouter toutefois la cocaïne, que nous devons aux médecins, comme la morphine, et qui s'annonce comme un rival sérieux de l'alcool.

Dans nombre de plantations, lieues-nous dans un journal parisien, les nègres refusent de travailler s'ils ne trouvent dans le voisinage les moyens de se procurer de la cocaïne, et quelques planteurs sont déjà forcés de leur distribuer la ration quotidienne de leur nouvelle drogue, comme ils le font de la ration de whisky, laquelle ne suffit plus.

Le succès de ce nouvel excitant s'explique par ce fait qu'il paraît accroître les forces et rend les individus indifférents aux fortes chaleurs comme aux grands froïds.

La "cocaïnomanie" a pris aussi possession de l'Hindoustan, et de Calcutta en particulier, où elle est absorbée sous forme de tablettes ou de poudre, et mêlée avec des feuilles de bétel. Mais ce n'est pas pour lutter contre le froid ou le chaud que les indigènes l'absorbent; c'est pour ses effets excitants!

Après quelques troubles, tels que l'insensibilité de la langue et des lèvres, la sécheresse de la gorge, de la lourdeur de tête et des palpitations, se déclare la période de rire fou que les indigènes trouvent délicieuse.

Après un usage plus ou moins prolongé de la drogue, dont la dose doit être croissante et peut s'élever de 5 à 75 centigrammes, les individus ont les dents d'un noir de jais, perdent l'appétit et le sommeil, subissent de continuelles hallucinations et finissent par présenter des accès de manie aigus.

MOMUS

- ET SES -

Galants et Joyeux Chevaliers.

LES MYTHES

- DES -

HOMMES ROUGES.

SPLENDIDE PROCESSION.

Mlle May Schwartz, Reine.

Mlles Olga Danbar, Daisy Monroe, Gladys Fenner et Alice Stauffer, demoiselles d'honneur.

Le Carnaval est le Paradis de la Nouvelle-Orléans. C'est là un fait que personne ne peut contester.

Ce qui le prouve c'est l'empressement avec lequel tout le Nouveau Monde accourt parmi nous pour jouir de ses ineffables douceurs.

Quand l'auteur de toutes choses l'a créé, il a mis une grande somme pour l'achever, comme quand il a formé l'Univers, et se n'est vraiment pas trop pour produire un pareil chef d'œuvre.

Dès le premier jour, il l'a placé sous la protection de deux dieux bienfaisants qui s'éparpillent rien pour en varier les plaisirs - Momus, qui nous en œuvre joyeusement l'entrée, et Comus dont le bal en est le glorieux couronnement.

C'était hier soir la grande fête d'ouverture donnée en l'honneur du premier de ces deux bienfaisants de l'humanité qui s'ennuie et cherche dans la joie l'oubli de ses grandeurs et petites misères.

Momus n'est pas seulement un dieu charmant et bon; c'est aussi un dieu intelligent. Il sait que la nouveauté est la plus grande, la plus séduisante de toutes nos distractions, et que ce n'est pas en ressassant une fois de plus les vieilles aventures plus ou moins crasseuses, mais usées jusqu'à la corde des vaniens et des drôles de l'ancien Olympe que l'on nous rendra la gaieté. Il a voulu en finir avec les vieilleries, et bien lui en a pris, car la procession d'hier a obtenu un succès tout à fait exceptionnel.

Puisque nous sommes dans le nouveau monde, cherchons y nos spectacles et nos sujets de distraction. Ce n'est pas la matière qui nous manque; et le monde indien nous offre une profusion de légendes à en rendre aux amateurs de mythologie grecque ou latine.

Ce sont donc les légendes, les Mythes des Peaux Rouges que l'on nous offrait hier à la grande joie de toute la population et des étrangers accourus en foule pour assister à cette fête.

Place d'abord à Momus qui nous apparaît dans toute sa gloire. Sur un char gigantesque, entouré d'énormes épis de maïs au milieu desquels voltigent des essaims d'insectes nés sous nos climats divers et sur un sol que nous venient les populations de la Vieille Europe.

Contemplez ces Peaux Rouges qui s'avancent fièrement derrière le char de Momus. Ils ne craignent pas d'affronter la curiosité des faces pâles. Du haut de leur sauvagerie emplumée, et à travers la fumée de leur calumet ils regardent en pitié notre civilisation, besogneuse qui ne sait jamais se suffire à elle-même, tandis qu'eux n'ont besoin de personne. Ils nous regardent comme des Indiens dégénérés et ils n'ont pas toujours tort.

En voici la preuve. Voyez la malheureuse Anpatata Sapa - un joli nom par parenthèse. Son mari vient de prendre une seconde femme, ce qui n'est pas très délicat. Aussi l'infortunée en est tellement désespérée, qu'elle veut jeter ses enfants à l'eau. C'est peut-être pousser un peu loin l'amour conjugal; mais combien d'entre nous seraient capables d'en faire autant?

Nous en connaissons plus d'un et même plus d'une qui ne seraient pas fâchées et en prédiraient pour convoler en secondes noces de leur côté.

Les Indiens, paraît-il, s'imaginent que le bruit du tonnerre est produit par d'immenses oiseaux qui voltigent et se débattent l'épervant autour du soleil et occasionnent ainsi le tapage et les ténèbres qui nous effrayent si souvent.

Personne n'en eût été un traître met parmi nous, mais convenons qu'il y a au monde des idées auxquelles nous ajoutons foi et qui ne sont guère plus absurdes et plus baroques que celle-ci.

Autre légende gracieuse des Objibwas. L'étoile du matin s'étant amourachée du genre humain, voulait absolument descendre parmi nous, espérant trouver cette chose introuvable que l'on appelle le bonheur.

Le Bon Manitou auquel elle s'adresse, la laisse libre de faire son choix parmi les êtres qu'elle préfère.

Après plusieurs efforts infructueux, elle alla se loger dans le lys, emblème de la pureté et de l'innocence. Elle y trouva ce qu'elle cherchait. Mais nous lui conseillons de s'en tenir là, car elle jonerait gros jeu en se hasardant en pareille aventure.

Exemple: Le grand Manitou voulait confectionner un chef d'œuvre. A force d'y faire des perfectionnements il ne réussit qu'à faire un monstre auquel il eût la maladresse d'insuffler la vie perpétuelle. Il n'était pas satisfait de son œuvre. Il voulait encore le retourner. A la fin il le brisa de dépit, mais auparavant il avait oublié de lui retirer le don de vie perpétuelle. C'est depuis lors que le mal règne sur la terre.

Moralité: Ne tentons jamais trop Dieu; nous pourrions faire les affaires du diable.

Voici venir le monstre appelé le Père des Eaux, Quan-We-Yo-Ka, autrement dit le Mississippi. Almons-le, respectons-le, flattons-le, honorons-le. Il est tout puissant, il peut nous faire beaucoup de bien, mais aussi beaucoup de mal.

Un jeune chef aimait éperdument une Indienne belle comme le jour. Il allait l'épouser, quand elle mourut. Longtemps il verra dans la terre des Ombres et finit par la trouver; il la ramena à terre et l'épousa, elle fit long-

temps son bonheur et l'on affirme qu'elle lui donna beaucoup d'enfants.

Nous avons été, hier encore, témoins des amours de la Lune et du Soleil. La Lune était quelque peu volage dans sa jeunesse. Le Soleil lui faisait force présent; mais la fillette lui échappait sans cesse. Ce n'est qu'en se l'attachant par des chaînes d'or et d'argent qu'il parvint à la rendre fidèle.

Même aventure, mais moins malheureuse pour le fameux guerrier Layado qui avait perdu sa sœur, laquelle s'en était allée dans la Terre des Ames. Grâce au Grand Esprit, Layado avait retrouvé sa sœur et avait enfermé son esprit dans une coupe magique que lui avait donné le Grand Esprit. Au moment où il rentrait avec elle dans sa loge et eut l'impression de lever le couvercle de la coupe, et l'âme s'envola et fut à jamais perdue pour Layado.

Très illustres les origines des Cherokee. La Reine Atahensic ayant fait quelques indécents à son seigneur et maître, celui-ci l'avait précipité dans l'abîme. Au moment où elle touchait l'eau, elle fut trappée par une immense toiture qui grandit longtemps et finit par former un continent. Les enfants de Atahensic multiplièrent tellement qu'ils formèrent bientôt un peuple, les Cherokee, sous la protection de la Reine transformée en soleil.

Il y avait quelque chose de réellement grandiose dans le spectacle qu'offraient les derniers chars dans la procession d'hier soir et dans toute cette mythologie indienne.

Le tableau des Esprits des Vents, par exemple. Le Manitou Manitobzho a placé cinq Esprits aux quatre coins de la terre, d'où viennent les vents, avec ordre de ne laisser passer que ce qu'il y a de bon et d'utile, et quand, aux fêtes sacrées, on fume le calumet, il éolâtre et embrase tour à tour les quatre points de l'horizon de ses jets lumineux. Le coup d'œil est saisissant.

Mais voilà le dernier char, celui du Grand Esprit qui s'avance et termine ce glorieux défilé. Yahwah est le Grand Esprit, dont le cœur est le Soleil et dont les messages remplissent la Terre, l'Air et les Eaux.

La Lumière et tous les autres sujets du Grand Esprit obéissent silencieusement et stoïquement à ses ordres, et ils attendent avec délices le moment de leur translation dans les bonheurs sacrés où l'exerce son Suprême Empereur. L'Aigle et le Papillon sont ses messagers.

Entouré de toute sa cour, il se tient debout, jetant ses regards à la ronde sur tout ce qui l'entoure.

Toutes ces conceptions de la mythologie indienne ont un caractère grandiose et spirituel que l'on manque souvent à celles de la mythologie, et à la grâce antique. Elles méritent d'être étudiées avec soin et de prendre la première place dans nos brillantes fêtes carnavalesques.

Les Chevaliers de Momus ont fait leur apparition hier soir, à sept heures, à l'angle des rues St-Charles et Calliope; ils ont monté la rue St-Charles, côté du lac, jusqu'à la rue Washington; l'ont descendue, côté du fleuve, jusqu'à la rue du Canal; ont monté la rue du Canal, côté supérieur, jusqu'à la rue du Bassin; l'ont descendue, côté inférieur, jusqu'à Déatur; et remonté côté supérieur, jusqu'à la rue Bourbon, puis se sont rendus au théâtre de l'Opéra.

ITINERAIRE DES PROCESSIONS.

Landi 23 février, de la rue du Camp à la rue Calliope, à l'avenue St-Charles, côté du lac, à la rue Félicité; retour par l'avenue St-Charles, côté du fleuve, rond-point Lee; halte à l'Hôtel de ville pour la remise des clefs de la ville par le Duc de la Cité de Croissant, l'honorable Paul Capdevielle, maire de la Nouvelle-Orléans; rue St-Charles jusqu'à la rue du Canal; à la rue Canal, côté supérieur; à la rue Liberté; rue du Canal, côté inférieur, jusqu'à la rue de Chartres.

Mardi 24 février, de l'angle de la rue Calliope sur l'avenue St-Charles, côté du lac, jusqu'à l'avenue Louisiana; retour par l'avenue St-Charles, côté du fleuve, à la rue Erato, rue Erato à la rue du Camp, rue du Camp à la rue du Canal, rue du Canal, côté supérieur, à la rue Tchoupitoulas, rue du Canal, côté inférieur, à la rue Liberté, rue du Canal, côté supérieur, à la rue St-Charles, rue St-Charles à la rue Calliope.

THEATRES.

THEATRE DE L'OPERA.

Ce soir "Guillaume Tell," avec Mlles Courtenay, Daries et De Rambly et M. Mac, Mry, Boxmann et Lons.

GRAND OPERA NOUVEAU.

Il faut bien du talent à nos artistes dramatiques pour pouvoir résister à des soirées montées de divertissements et de fêtes qui se pressent les uns sur les autres. Rien de tout cela s'empêche miss Wainwright de faire salle pleine à chacune de ses représentations de Amy Robarts, pièce tirée du fameux roman - le château de Kenilworth, de Walter Scott.

Dimanche, miss Wainwright changera de rôle. Elle paraîtra dans une pièce qui lui a déjà valu bien des succès - "Shall we forgive Her?"

THEATRE TULANE.

Les représentations de Ben Hur au Tulane sont si attrayantes et si imposantes, tout à la fois, que malgré les distractions et les fêtes qui foisonnent en ce moment, la salle du Tulane est toujours comble.

Contrairement à l'usage, il n'y aura pas de changement de spectacle le semaine prochaine. A la grande joie du parterre, Ben Hur restera sur l'affiche pendant une dizaine de jours.

Hier soir, à cause de la procession de Momus, le rideau ne s'est levé qu'après le défilé du cortège.

THEATRE CRESCENT.

An Crescent, "A Prince of Tartars" poursuit la série de ses succès en présence d'une foule énorme, grâce au talent qu'y déploie Al. H. Wilson, l'excellent comédien et le chanteur à la voix d'or.

La foule qui l'accueille à chacune de ses apparitions est la meilleure preuve que l'on puisse donner de la popularité dont il jouit.

La semaine prochaine, changement de pièce. "The Governor's Zen" avec la troupe des Cohen. Le succès est assuré d'avance.

ST-CHARLES OPERA.

Depuis dimanche, Miss Lillian Barkhart attire la foule à l'Orpheum dans "A Deal on Change," pièce avec laquelle elle a fait plus d'une tournée triomphale au Nord, à l'Est et à l'Ouest. On sait que



COL. ALEXANDER K. MCCLURE.

Feuilleton

- DE -

L'Abelle de la N. O.

No. 3 Commencé le 10 février 1903

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

PROLOGUE

Le Naufrage.

I

Suite.

Maintenant l'obscurité croissait, la mer se démontait rapidement, le vent soufflait du large

par rafales; les vagues courtes de la Méditerranée s'enflaient, se jetaient les unes sur les autres avec un bruit lugubre.

A l'horizon, des éclairs strident le ciel de fulgurances aveuglantes.

De larges gouttes de pluie commençaient à crisper sur le pont.

Le comte, toujours appuyé sur le bastingage, semblait indifférent à ce déchaînement des éléments.

Il songeait préoccupé par l'élaboration d'un plan ténébreux. A vrai dire, c'était une suite de pensées conçues depuis longtemps déjà, mais demeurées imprécises et sans lien inéquivalent.

A cette heure sombre, sous la poussée de sa récente humiliation, du refus durement exprimé par son cousin, et de la révolte de son orgueil, ce pensait pressentait de la conséquence, et formait un faisceau terrible.

Depuis bien longtemps Lucien désirait Hélène d'Amors, d'une jeune marquise de Sommeuse. Sa beauté, sa fortune avaient tenté tout à la fois ses convoitises d'homme et sa cupidité.

foi, d'esprit observateur et sérieux. Hélène, cependant charmante d'abord, eut vite fait de découvrir les tares du caractère de Lucien.

Elle sut aussi combien peu son existence de jeune et de débanché était respectable.

Elle refusa son alliance. Sollicitée quelques mois plus tard par M. de Sommeuse, dont son père avait été l'ami intime, et dont elle avait pu apprécier les solides qualités morales, elle plaga sans regret sa jeunesse et sa beauté sous l'égide de la bonté et de l'affection quasi-paternelle du marquis.

De cela, Lucien avait conservé au fond de son âme envieuse, et véritablement touchée par l'amour, un ressentiment farouche.

Plus tard, cependant, il avait renouvelé ses tentatives amoureuses, essayant en vain de retourner Hélène de Sommeuse du droit chemin.

Il jouait sincèrement son rôle d'homme atteint d'une passion folle, profonde et douloureuse. Mais toujours repoussé, il laissait en lui grandir la haine, ne voulant pas encore s'avouer définitivement vaincu.

Il cherchait en son esprit subtil d'autres moyens de posséder à la fois la femme et la fortune convoitées. Depuis quelques mois, ses désirs s'étaient pour ainsi dire

élargis, exacerbés et doublés, sans qu'il en laissât rien paraître.

Certes, l'existence du petit Pierre, fruit délicat de l'union de M. de Sommeuse et d'Hélène, l'embarrassait. Mais il se réservait de songer plus tard à se servir de cet enfant, en l'écartant de son côté.

Pour le moment, ses pensées sombres, presque criminelles, se fixaient plus spécialement sur la personne de M. de Sommeuse.

Ce dernier, il ne l'ignorait pas, avait fait un testament, lui réservant à lui, Lucien de Bérac, outre sa part d'héritage, un legs de six cent mille francs.

Donc, si le marquis mourait accidentellement, le comte se trouverait possesseur d'une nouvelle fortune. Hélène de Sommeuse devenait veuve, et plus riche encore que par le passé.

M. de Sommeuse, disparaissant, ouvrirait donc la porte à toutes les espérances lâches et cupidines de son cousin.

-Oui, mais il faudrait qu'il mourût! murmura celui-ci, comme en matière de conclusion. Et, de plus, qu'il meure seul! Réussir par l'élaboration du plan qui se dessinait, plus net, plus présent, mais dont les moyens d'exécution restaient encore imprécis, et difficiles à trouver, il se reprit à songer, sans songer au danger qu'il courait à rester ainsi sur le pont.

-Après tout, conclut-il si Hélène mourait avec son mari et son fils, j'y gagnerais encore: Pourtant, non; j'aime trop cette femme. Je la veux, je la sauverai!...

Maintenant, la tempête se déchaînait en plein, le yacht bondissait comme affolé.

Les agrès et les membrures craquaient sous l'effort du vent; le roulis, le tangage secouaient éperdument le petit navire, contre les flots duquel se traient les lames déballées dans un furieux assaut.

Lucien de Bérac, l'esprit tendu, les nerfs exacerbés par la conception de ses combinaisons criminelles, demeurait crispé des deux mains à un palan.

Pourtant, les vagues se dressaient formidables, se brisaient en un fracas assourdissant, couvrant d'écumé le pont de la "Médina".

Les roulements sords de la foudre, ponctués parfois d'épouvantables détonations, les éclairs qui zébraient les nefs, tout cela devait inspirer, sinon la terreur, du moins une angoisse profonde, même à l'homme le plus aguerri.

Tout à coup, le comte releva la tête sous l'empire d'une décision, brusque, puis abandonna le palan auquel il se tenait cramponné.

jeté! La fortune, dit-on, sourit aux audacieux, faisons lui donc la cour.

Puis il se baissa, et se mit à ramper sur le pont.

Bientôt il abandonna le galliard d'arrière, se glissa vers le faux pont, et pénétra enfin dans une sorte de réduit où se trouvaient rangés les outils les plus divers.

Il y prit une lime mordante, une scie à métaux très fine, un marteau, un ciseau à froid et une lanterne sordide.

Tant bien que mal, il assujétit ces outils dans ses poches.

Puis, sa lanterne vite allumée, il en ferma prudemment les volets de tôle, et plaça la poignée entre ses dents.

Ensuite, rampant de nouveau sur les mains et les genoux, il sortit du réduit, s'arrêta une seconde, et d'un regard aigu explora le pont du navire.

marches qui conduisaient aux soutes à charbon.

Arrivé là, il découvrit sa lanterne, se fraya péniblement un chemin derrière des monceaux de houille et, posant ses outils près de lui, prépara son mystérieux travail.

Il eut bientôt trouvé les rivets qui liaient les plaques de tôle de la coque à la cale.

Tout d'abord, il commença l'attaque du bois à l'aide d'un ciseau à froid et d'un marteau, creusant autour des cylindres de métal pour en dégager les têtes.

Celles-ci découvertes, il se saisit de la scie, puis entama les rivets.

Parfois il s'arrêtait, durant quelques secondes, essayant son front ruisselant de sueur, pour se rafraîchir le visage et se débarrasser du moindre bruit suspect.

Mais le fracas de la tempête couvrait les coups de marteau ou les grincements de la scie; nul ne pouvait soupçonner son œuvre périlleuse et lâche.

Les rivets coupés, Lucien de Bérac élargit ensuite le trou pratiqué dans la cale, enleva bientôt une surface de plus de vingt-cinq centimètres carrés de bois.